

**BACCALAURÉAT PROFESSIONNEL
E1 FRANÇAIS**

Toutes options

Durée : 120 minutes

Matériel(s) et document(s) autorisé(s) : **Dictionnaire de langue française**

Le sujet comporte 3 pages

SUJET

TEXTE

Dans Suite française, Irène Némirovsky dépeint au jour le jour la vie des Français durant l'Exode de juin 1940 : au début du mois, l'armée allemande a envahi le nord de la France et a mis en déroute l'armée française.

La première partie du roman, « Tempête en juin », décrit les premières heures qui précèdent l'entrée des Allemands dans Paris ainsi que les jours qui suivent.

1 La guerre

1 Chaude¹, pensaient les Parisiens. L'air du printemps. C'était la nuit en guerre, l'alerte. Mais la nuit s'efface, la guerre est loin. Ceux qui ne dormaient pas, les malades au fond de leur lit, les mères dont les fils étaient au front, les femmes amoureuses aux yeux fanés par les larmes entendaient le premier souffle de la sirène. Ce n'était encore qu'une aspiration profonde
5 semblable au soupir qui sort d'une poitrine oppressée. Quelques instants s'écouleraient avant que le ciel tout entier s'emplît de clameurs. Elles arrivaient de loin, du fond de l'horizon, sans hâte, aurait-on dit ! Les dormeurs rêvaient de la mer qui pousse devant elle ses vagues et ses galets, de la tempête qui secoue la forêt en mars, d'un troupeau de bœufs qui court lourdement en ébranlant le sol de ses sabots, jusqu'à ce qu'enfin le sommeil cédât et que l'homme
10 murmurât, en ouvrant à peine les yeux.

– C'est l'alerte ?

Déjà, plus nerveuses, plus vives, les femmes étaient debout. Certaines, après avoir fermé les fenêtres et les volets, se recouchaient. La veille, le lundi 3 juin, pour la première fois depuis le commencement de cette guerre, des bombes étaient tombées à Paris ; mais le peuple
15 demeurait calme. Cependant les nouvelles étaient mauvaises. On n'y croyait pas. On n'eût pas cru davantage à l'annonce d'une victoire. « On n'y comprend rien », disaient les gens.

¹ Il s'agit de la nuit du 3 au 4 juin 1940.

À la lumière d'une lampe de poche on habillait les enfants. Les mères soulevaient à pleins bras les petits corps lourds et tièdes : « Viens, n'aie pas peur, ne pleure pas. » C'est l'alerte. Toutes les lampes s'éteignaient, mais sous ce ciel de juin doré et transparent, chaque maison, chaque
20 rue était visible. Quant à la Seine, elle semblait concentrer en elle toutes les lueurs éparses et les réfléchir au centuple comme un miroir à facettes. Les fenêtres insuffisamment camouflées, les toits qui miroitaient dans l'ombre légère, les ferrures des portes dont chaque saillie² brillait faiblement, quelques feux rouges tenaient plus longtemps que les autres, on ne savait pourquoi, la Seine les attirait, les captait et les faisait jouer dans ses flots. D'en haut, on devait
25 la voir couler blanche comme une rivière de lait. Elle guidait les avions ennemis, pensaient certains. D'autres affirmaient que c'était impossible. En réalité, on ne savait rien. « Je reste dans mon lit », murmuraient des voix ensommeillées, « j'ai pas peur. – Tout de même, il suffit d'une fois », répondaient des gens sages. [...]

Assez lointains encore, des coups de canon retentissaient, puis ils se rapprochaient et chaque
30 vitre tremblait en réponse. Des enfants naissaient dans des chambres chaudes où on avait calfeutré les fenêtres afin qu'aucune lumière ne filtrât au-dehors, et leurs pleurs faisaient oublier aux femmes le bruit des sirènes et la guerre. Aux oreilles des mourants, les coups de canon semblaient faibles et sans signification aucune, un bruit de plus dans cette rumeur sinistre et vague qui accueille l'agonisant comme un flot. Les petits collés contre le flanc chaud de leur
35 mère dormaient paisiblement et faisaient avec leurs lèvres un clappement léger comme celui d'un agneau qui tête. Abandonnées pendant l'alerte, des charrettes de marchandes de quatre-saisons demeuraient dans la rue, chargées de fleurs fraîches.

Le soleil montait tout rouge encore dans un firmament³ sans nuages. Un coup de canon fut tiré, si proche de Paris à présent que les oiseaux s'envolèrent du haut de chaque monument. Tout
40 en haut planaient de grands oiseaux noirs, invisibles le reste du temps, qui étendaient sous le soleil leurs ailes glacées de rose, puis venaient les beaux pigeons gras et roucoulants et les hirondelles, les moineaux sautillaient tranquillement dans les rues désertes. Au bord de la Seine, chaque peuplier portait une grappe de petits oiseaux bruns qui chantaient de toutes leurs forces. Au fond des caves, on entendit enfin un appel très lointain, amorti par la distance,
45 sorte de fanfare à trois tons. L'alerte était finie.

Irène Némirovsky, *Suite française*, Première partie, chapitre 1, Denoël, 2004

² Élément en relief.

³ Ciel.

LECTURE (9 points)

Rédigez entièrement chacune de vos réponses.

Première question (2 points)

Ce texte est l'incipit du roman *Suite française*.

Pour entrer dans l'histoire, quelles informations nécessaires ce début de roman nous donne-t-il ?

Pour justifier votre réponse, appuyez-vous sur le texte.

Quatre lignes au minimum sont attendues.

Deuxième question (3 points)

Une menace plane sur la ville de Paris. Laquelle ? Qualifiez les réactions des habitants face à cette menace, en vous appuyant sur des éléments tirés du texte.

Huit lignes au minimum sont attendues.

Troisième question (4 points)

- a. Les femmes sont très présentes tout au long du texte. Quels sont leurs différents rôles dans cet extrait ? Appuyez-vous sur des éléments précis tirés du texte.
- b. La nature, comme les femmes, règne sur la ville. Montrez-le en vous appuyant sur au moins deux procédés d'écriture que vous analyserez.

Dix lignes au minimum sont attendues pour l'ensemble de la réponse.

ÉCRITURE (11 points)

Une amie de la narratrice, consciente du danger, lui a écrit pour la supplier de quitter Paris et de se mettre à l'abri. La narratrice refuse et lui répond qu'elle est attachée à ses proches, à la beauté de sa ville au printemps et qu'il n'est pas question qu'elle parte. Elle est convaincue d'un retour rapide de la paix.

Rédigez cette lettre en vingt-cinq lignes au minimum, en mobilisant des arguments et des procédés d'écriture propres à convaincre, mais aussi à persuader.